

La libération des hommes

Ou la création de la pathogenèse

L.-E. PRADO DE OLIVEIRA

Cher Monsieur,

J'ai été extrêmement flatté d'apprendre que je vous apportais avec mes articles sur Schreber des choses que vous ignoriez – vous justement qui avez mis à portée de nos yeux la lettre du cousin de Schreber adressée au Prof. Freud. Quant *aux Mémoires d'un névropathe*, je suis entièrement d'accord avec vous pour parler d'une « hallucination de la mémoire » plutôt que d'une « mémoire de l'hallucination », mais ne croyez-vous pas que l'étayage de cette thèse demanderait beaucoup de travail ? En attendant, je crois comprendre que vous appelez une « mémoire de l'hallucination » ce qui nous pousse à prendre comme véritable souvenir tout ce qui dans l'autobiographie de Schreber est présenté comme tel. Par contre, il serait possible de croire qu'il hallucinait alors même qu'il croyait se souvenir – une « hallucination de la mémoire ». De toute manière, je vous promets pour bientôt une valorisation de Schreber en tant qu'auteur néo-romantique et la découverte d'un de ses poèmes, dédié à sa mère. Pensez donc : que de surprises nous révèle le pouvoir de l'imagination !

Une autre question m'a été posée ces jours-ci où il m'a semblé qu'il était encore possible de parler de Schreber, de la bisexualité et des hallucinations. Il s'agit de la question de la sexualité masculine. Comme il ne vous échappera pas, nombreux ont été les auteurs qui parlèrent de la sexualité féminine ; ainsi, par un juste retour des choses, il n'est pas étonnant qu'on en vienne à s'interroger sur la sexualité masculine. Les antécédents ne manquent pas, qui parlent d'une supposée conséquence psychique de la différence anatomique entre les sexes. Or, le problème est justement que ces différences sont très atténuées à l'égard de la bisexualité foncière de l'être humain, ce qui nous renvoie à quelque chose d'antérieur à toute séparation hâtive entre masculin et féminin, tout au moins dans le champ de la psychanalyse.

S'agit-il d'une « hallucination de la mémoire » dont je serais moi-même victime ? La bisexualité n'est-elle pas un des rocs sur lesquels bute la psychanalyse ? Il me semble que la bisexualité n'est pas la sexualité-bis : la mienne, puis l'autre. Il me semble que ma bisexualité est ma sexualité toute entière. Non pas : moi, l'homme, puis l'autre, la femme, où je verrai ce que je ne suis pas. A suivre cette voie, il me semble qu'on passe vite de la psychanalyse à la sexologie. Dès lors il n'y a plus à s'étonner que les thérapeutiques sexuelles gagnent du terrain sur la psychanalyse. Non pas cette voie donc, mais une autre : moi, homme *et* femme (sous l'emprise du masculin) ; et puis elle, femme *et* homme (sous l'emprise du féminin), me semble plus convenable.

Il y a certaines questions qui, admises telles qu'elles sont formulées, ne donnent rien à répondre. Une question sur la – sexualité masculine – engendre une autre sur la – sexualité féminine –, le débat atteint le paroxysme du ridicule ou de l'inutilité et la question centrale sur la bisexualité, est bien refoulée.

Je soumetts ces quelques propositions à votre avis, toujours courtois, à propos de ce qui est peut-être bel et bien une « hallucination de la mémoire ». Néanmoins, ce que je maintiens en place pour me repérer ce sont certaines considérations d'ordre théorique, fondées sur la clinique ou relevant de la plus banale expérience de la vie quotidienne et que je vous prie de bien vouloir considérer.

Le mystique ou le psychotique ne nie pas la sexualité masculine ou féminine. Ils nient la sexualité tout entière, son jeu intime de différenciation/indifférenciation tel qu'il se déploie dans la bisexualité. Si la bisexualité foncière de l'être humain est oubliée, le risque serait alors énorme de voir s'élaborer une théorie qui penserait l'homosexualité comme une inversion sexuelle, comme une antisexualité masculine ou féminine, ce qui entraîne le risque de penser certaines formes de la psychose comme une négation de l'homosexualité, plutôt que de les penser comme un mouvement tendanciel vers la négation de la bisexualité tout court, vers le raidissement dû à l'impossibilité de s'abandonner au jeu de différenciation/indifférenciation sexuelle.

Je sais que vous sentez déjà que je m'approche des recherches schrébériennes. Mais l'image qui nous reste du Président, assis devant le miroir, homme *et* femme à la fois, tel que son dieu l'avait exigé, n'offre-t-elle pas le plus grand démenti à toutes les théories qui négligent la bisexualité ? Aussi, il me semble qu'il nous conviendrait, à partir de cette image, d'interroger Freud sur ce qu'il affirme du rapport entre psychose et homosexualité. Je me restreins ici à ce cas particulier de crainte de vous ennuyer avec mon délire, au cas où mon égarement serait confirmé.

Je me permets de vous rappeler la démarche de Freud – après tout, personne n'est obligé de connaître Freud par cœur, dans un jeu forcé de la pensée ou à travers un système d'exams. Freud, vous vous en souviendrez, soude pour ainsi dire la paranoïa et l'homosexualité. Pour lui, l'homosexualité se résume en une formule : « moi (un homme) je l'aime (lui, un homme) ». Il ne ressent aucun besoin d'y introduire un « je la hais (elle, une femme) » ou un « je ne sais pas trop si je l'aime vraiment ».

La paranoïa nierait cette proposition unique de quatre manières et seulement quatre. Le délire de persécution donnera lieu à la formule : (a) « je ne l'aime pas, je la hais ». Et, grâce à la projection, « *il me hait* (me persécute) ». Freud est ici décisif : « L'observation ne permet aucun doute à cet égard : le persécuteur n'est jamais qu'un homme auparavant aimé. » Vous y retrouvez cette manière qu'avait Freud de trancher parfois hâtivement certaines questions, alors qu'en d'autres moments il prenait d'innombrables précautions.

Dans l'érotomanie, la formule de la négation deviendra : (b) « ce n'est pas *lui* que j'aime – c'est *elle* que j'aime ». Et, par projection : « Je m'en aperçois, *elle* m'aime. » Vous remarquez ? Freud étudie le délire de persécution et l'érotomanie chez l'homme. Il ne dit rien de ce qu'il en est chez la femme, mais il croyait à coup sûr qu'il en allait de même. En tout cas, ce n'est que dans le délire de jalousie que la position de la femme sera l'objet de remarques particulières. Ne trouvez-vous pas cela curieux ?

Je veux bien croire que la femme est un être non seulement particulier, mais en outre compliqué. Cependant la présence de la femme n'est pas la seule complication apportée par Freud à l'étude de la jalousie. En plus, il lui faut faire des remarques tordues, en indiquant que, dans le cas de ce délire, « la déformation par projection n'a pas à jouer », « puisque le changement dans la qualité de la personne qui aime suffit à projeter le processus entier hors du moi ». Ainsi, la négation de la proposition centrale deviendra-t-elle : (c) ce n'est pas *moi* qui aime l'homme (ou la femme) – *c'est elle (ou lui) qui l'aime*.

« La déformation par projection n'a pas à jouer. » « Le changement de la personne suffit à tout projeter hors du moi. » Par pitié, mon cher ami ! Ne me dites pas, au moins ici, que je m'égarer. Il n'y a pas trente-six solutions : ou bien la projection n'y joue aucun rôle, ou bien elle en joue un – et bien précis, qui porte sur le processus tout entier. Et si ce n'est pas ça, ce n'est pas la peine non plus d'aller chercher plus loin, en créant des concepts qui n'ont rien à faire dans ce chapitre. Il suffit de dire qu'il y a donc deux sortes de projection : l'une, qui porte sur le seul affect ou sur la seule représentation de la personne, comme dans les deux cas antérieurs, ceux de la persécution et de l'érotomanie ; l'autre, qui porte sur l'affect *et* la personne, comme dans le cas de la jalousie.

Il y aurait largement de quoi étayer cette thèse à partir d'anciennes études de Freud sur les psychonévroses de défense et vous le savez mieux que moi. Le problème cependant, veuillez en convenir, n'est pas là. Que nous importent les nouveaux concepts ? Le problème est que toute cette complication se produit justement quand apparaît la femme. Comme si le seul soupçon du féminin à l'intérieur du masculin suffisait à provoquer une projection du processus entier hors du moi. Du moi du théoricien, s'entend. Je vois ici, sauf votre désaccord, la première indication d'un rejet massif de l'ancienne thèse de la bisexualité foncière de l'être humain. Cette thèse est certes bien valable – en général. Dans les cas particuliers, elle ne sert pas à grand'chose. Et pourtant c'est là qu'elle devrait servir le plus.

Qu'advient-il de la formule du délire des grandeurs, dernière négation de la proposition centrale. (d) *Je n'aime pas du tout – je n'aime personne*, qui se transforme en « je n'aime que moi », puisque dans la cuisine freudienne « il faut bien que la libido d'un chacun se porte quelque part ». Le tout, bien sûr, épicé de quelque sauce où il est prétendu qu'une phrase ne peut être niée que par la négation de son sujet, de son verbe ou de son objet, sauce où chacun y met du sien, comme dans toutes les sauces, bien ou mal liées.

Je vous demande pardon, cher monsieur, de vous ennuyer avec ces rappels. Peut-être étaient-ils inutiles. Ces formules ont certainement une valeur historique et heuristique. Mais qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Peut-on vraiment croire qu'elles couvrent l'ensemble des sentiments décrits dans le livre de Schreber, même s'il s'agit d'une « hallucination de la mémoire » ? Par ailleurs, ne pourrions-nous pas nous en servir pour une meilleure compréhension de l'autobiographie du Président et ensuite de la sexualité bisexuelle – dite ici sexualité masculine – si seulement nous osons faire usage de la valeur proprement heuristique de ces formules ?

Vous avez été aimable de me lire jusqu'ici. Si vous m'avez vu trop égaré, ne m'en veuillez pas ou bien, déchirez ces feuilles. Peut-être un jour, un de ces fous qui fouillent les poubelles collera ces morceaux et pourra s'en servir à son aise. Mais si vous n'êtes pas trop fatigué par ces détours, je fais appel à votre amitié, à votre générosité, et vous demande de me suivre encore un peu. Peut-être vous amuserai-je, à défaut de pouvoir nourrir votre imagination. Voyez-vous ? Nourrie. Nous sommes toujours dans une affaire de sauces.

Je ne connais pas le rapport d'Abraham à Moïse. J'imagine qu'il y en a eu un. Pourriez-vous m'éclairer sur ce point. Mais je connais le rapport de Freud à Abraham et, pour cette histoire qui nous concerne, celui-ci a été le premier à mélanger différemment les ingrédients de la sauce, ce qui en a changé entièrement le goût, comme le fait tout cuisinier raisonnable.

Abraham s'intéressait beaucoup à la folie maniaco-dépressive, aux états voisins et, donc, à l'anorexie, si présente dans les états mélancoliques. Sa démarche est simple : il greffe sur la formule (d) ce qui caractérise la formule (a), c'est-à-dire l'inversion de l'affect combinée avec la projection.

De nos jours, Abraham est considéré comme un humble précurseur de Melanie Klein. Quel dommage ! Imaginez-vous le courage nécessaire à une telle greffe ? Vous conviendrez qu'il est remarquable que le « je n'aime personne » ne soit qu'une des suites possibles du « je n'aime pas du tout », l'autre suite étant, bien évidemment, un « je n'aime pas de tout – *je hais* », voire « je hais le monde entier ». Ce fantasme pourrait se situer en parallèle au complément apporté par Freud, c'est-à-dire au « je n'aime que moi ». Si Freud proposait la formule « je n'aime que moi » pour expliquer le délire des grandeurs, pour briser le cercle vicieux de la répétition infinie de ce *leitmotiv*, il fallait certainement apporter à cette formule un *je hais*. Abraham l'a fait. Il a brisé cette chaîne.

« Je hais le monde entier, je n'aime que moi. » Dites-moi, vous qui l'avez connu de si près : le délire des grandeurs de Schreber n'accompagne-t-il pas ses fantasmes d'un monde entièrement détruit ? Vous vous souviendrez par ailleurs de ces remarques fort pertinentes : le monde entier ne saura être détruit par un seul individu ; ainsi ce fantasme vient cacher en vérité le souhait meurtrier à l'égard de quelqu'un en particulier, ou là l'égard d'un tout petit nombre de personnes, qui, elles, pourraient très bien être détruites par ce seul individu... J'ai un peu l'impression que l'auteur de ces remarques appartient à une période préatomique, comme la psychanalyse en général, mais que faire ? Il est bien vrai que la possibilité sidérante de détruire le monde entier échappe à la majorité d'entre nous et demeure réservée à un petit nombre de demi-dieux. Comme Schreber appartient, lui aussi, à une période préatomique et comme, de toute façon, il n'était pas un demi-dieu, mais une demi-femme de dieu, peut-être que la destruction de son monde prenait racine dans le désir enfoui de la destruction de quelqu'un de particulier : sa femme. N'est-elle pas la première personne dont il hallucine le décès ?

Aussi, voyez-vous, parmi les hommes, ceux qui prennent leur femme pour leur monde – « tu es mon univers, mon étoile, mon soleil », disent-ils – ne sont pas loin de se croire des dieux et certainement ne veulent que des demi-femmes ou ne veulent leur femme qu'à moitié. Que cette moitié disparaisse, c'est alors le chaos.

Freud expliquait le fantasme de destruction du monde par le seul désinvestissement libidinal. Ne vous semble-t-il pas que la formule « je n'aime pas du tout – je n'aime personne » n'appelle absolument aucun complément et que le besoin de la libido d'un chacun de se porter quelque part n'impose nullement qu'elle se porte sur le moi ? Suis-je près des poètes en imaginant que la libido peut s'éparpiller dans le silence de ces espaces infinis, dans un vide sans nom ? Par ailleurs, la formule « je hais le monde entier », à mon sens nécessaire à la constitution du fantasme de destruction du monde et au délire des grandeurs, peut très bien s'augmenter de : « y compris moi-même ».

Lorsque les demi-femmes se dérobent à des demi-dieux, ceux-ci tombent très souvent dans ce sentiment haineux envers soi-même, dans cette sensation d'un insupportable vide. C'est peut-être qu'à ne plus pouvoir être en contact avec le peu qui leur restait de féminin, ils ne peuvent guère soutenir le peu qui leur reste de masculin ; la sexualité et la vie elle-même seront alors l'objet de leur refus : suicides, mélancolies ou crises catatoniques. De même, Schreber a essayé de se suicider et a demandé qu'on lui donne la mort. Ne trouvez-vous cette expression plutôt cocasse ? Est-il possible qu'on nous la donne, alors qu'elle nous appartient depuis toujours, ce que certains d'entre nous essaient de prouver par le moyen de crises catatoniques, comme en fit Schreber dans la dernière période de sa maladie ?

Je crois enfin, par rapport à cette formule (d), qu'elle peut se présenter encore autrement dans le délire des grandeurs : « je n'aime personne *en particulier* – j'aime le monde entier », fantasme exprimé dans les délires mystiques de salut de l'humanité et de transformation du

monde, au nom desquels, nous le savons, les pires crimes pourront être commis, laissant transparaître ce que cet amour porte de haineux.

« J'aime le monde entier, mais le monde me hait ». Connaissez-vous des mystiques qui ne rêvent pas à leur martyre ou qui, à un moment ou à un autre, n'œuvrent pas à se placer dans cette position ? Ici, la haine se porte garante d'un amour suprême, divin.

J'ai pris beaucoup de votre temps avec le développement de cette seule formule, du délire des grandeurs. Peut-être suis-je en train de profiter un peu trop de votre amabilité à mon égard et d'exagérer l'importance de notre intérêt commun au sujet de Schreber, d'un côté, et de l'intérêt qu'il peut offrir, exemplaire à mon avis, en tant que paradigme de la sexualité dite masculine, puisqu'elle est celle d'un homme.

Mais vous aurez compris l'urgence de ma démarche. Si je ne vous écris pas, ma crainte de délirer augmente. D'ailleurs, il n'y a pas d'issue, car même si vous m'accordez quelque raison, peut-être craindrais-je alors notre délire commun. Quelle communauté délirante plus habituelle que celle du délire de jalousie ? Je n'oserais poursuivre mon développement des formules de Freud à ce sujet si vous n'aviez fait des remarques particulièrement judicieuses à propos des époux Camionnet, qui continuaient à se disputer – même après la mort pourrait-on dire – et y trouvaient leur raison d'exister. Je dis d'exister et non de vivre, car comme vous le remarquez, s'il n'y a pas de vie après la mort, rien de moins certain qu'il n'y ait pas une certaine forme d'existence.

Les époux Camionnet auraient très bien pu personnifier cette ancienne sous-catégorie de la paranoïa entièrement délaissée par Freud : les querulants. C'est en effet le cas le plus typique de cette affection et nous pourrions croire à une bévue freudienne s'il ne pouvait s'inscrire parmi ceux du délire de jalousie. Mais, alors, qui jalouse-t-on au juste ? Il n'est pas du tout sûr que la formule freudienne vienne couvrir le champ de la jalousie et de sa forme délirante.

Je vous invite à appliquer la formule du délire de persécution (a) à la formule du délire de jalousie (c). Le sujet ne se sent-il pas persécuté par le couple dont il est jaloux, plutôt que par un seul de ses membres ? Ne se constitue-t-elle pas, la jalousie, de ce mélange particulier de sentiments envieux et persécutoires envers ce couple ? Ces sentiments rendront au fantasme de l'union sexuelle de ce couple un caractère d'autant plus troublant et menaçant qu'il sera éventuellement aimé du fait même de son union.

La formule complète, si nous prenons en compte la bisexualité foncière de l'être humain, corporifiée dans l'union du couple, serait : « ce n'est pas *moi* qui aime l'homme *et* la femme – ce sont *eux* qui s'aiment *entre eux*. *Moi, je les hais* ». Et, par projection, « ce sont eux qui me haïssent », qui se moquent de moi, qui me méprisent, etc. N'aurait-il donc jamais été jaloux, Freud ?

Mais, si vous appliquez la formule (b) à la formule (c), qu'obtenez-vous ? « ce n'est pas *moi* qui aime l'homme *et* la femme – ce sont *eux* qui m'aiment, *moi*. » Ce fantasme n'est pas rare dans le délire érotique, notamment dans cette forme particulière de rabaissement de la vie amoureuse que le langage mondain désigne par le terme de « ménage à trois », souvent antérieur ou postérieur à la jalousie et dont le caractère carnavalesque cache mal ce qu'il porte d'anxiogène. Un de nos ancêtres, qui n'a rien gâché quant à ce qui concerne l'étude de ces questions, qui fut le pionnier de la mise en rapport de l'érotomanie et de la jalousie, aussi bien que des idées d'infidélité homosexuelle dans la jalousie, l'avait très bien vu. Ses remarques sont d'autant plus importantes qu'à l'heure actuelle se multiplie le cas des hommes jaloux des femmes entre elles. S'il la gâche, cette étude, c'est à n'en pas tirer de ses observations

cliniques les conclusions théoriques qui s'imposent. Mais comme je ne suis pas sûr qu'elles s'imposent vraiment, peut-être est-ce moi qui gâche les choses.

Il est évident que ces cas se compliquent singulièrement lorsqu'il n'y a pas de troisième personnage, comme chez les époux Camionnet. Comment envisager un rapport à trois, jaloux ou érotomane, lorsqu'il n'y a que deux personnes sur scène ? Très simplement : on invente une troisième personne, fût-elle juridique. Les Camionnet inventent les juges et les avocats : non pas la loi, mais la juridiction. C'est devant eux qu'ils iront se produire en tant que couple. Peut-être en était-il de même pour les époux Schreber, qui ont ajouté aux juristes les personnages médicaux.

Quoiqu'il en soit, la présence ou l'absence d'un troisième terme est ce qui différencie les formules de Freud entre elles, tout au moins les deux premières par rapport à la troisième, car quant à la quatrième, bien qu'elle découle d'une formule à trois termes, elle ne met en scène qu'un seul personnage.

Je me permets de vous inviter maintenant à jouer avec les formules du délire de persécution et du délire érotique à partir de la bisexualité foncière de l'être humain et des couples opposés amour/haine. Il s'agit simplement de l'application de la formule (a) à la formule (b) et *vice-versa*, de manière à leur rendre, à toutes les deux, un troisième terme, dont le manque ne peut pas ne pas étonner. Ne me dites pas qu'avec mon « *vice-versa* » je ne fais que m'adonner au vice des renversements. Vous seriez dans une bien fâcheuse position pour entendre ce que je vais vous dire à la fin.

Commençons par la formule (a) et appliquons-y la formule (b). La formule du délire de persécution deviendrait alors : « Moi (un homme), je l'aime (lui, un homme). » Et par projection : « Ce n'est pas *moi* qui l'aime, c'est *lui* qui m'aime. » Formule qui décrit l'érotomanie homosexuelle, très présente dans certains passages des *Mémoires d'un névropathe*, mais aussi à la portée de quiconque parmi les psychanalystes qui oseraient goûter à la potion du Dr. Jekyll et faire quelques sorties nocturnes en certains lieux spécialisés, où cette formule, si vous me le permettez, se donne à corps joie.

De même qu'auparavant je vous avais signalé le rapport intime entre la jalousie et l'érotomanie, je vous signale maintenant l'intimité du délire érotique et des sentiments persécutoires, quel que soit le sexe ou les sexes impliqués dans l'érotisme ou dans la persécution. Car, voyez-vous, si maintenant nous appliquons la formule du délire de persécution à la formule de l'érotomanie, qu'obtenons nous ? « Je l'aime (elle, une femme. Non, je la hais. » Et, par projection : « Je m'en aperçois, c'est *elle* qui me hait. » Voici que la femme apparaît comme persécutrice d'un homme.

« Halte là ! Vous renversez la proposition centrale établie par Freud », criez-vous. Je le regrette vivement ! Mais d'où lui est-il donc venue l'idée d'établir de telles propositions ? Et plus encore : justement à partir de Schreber, qui, non seulement imaginait sa femme morte, mais dut également mener plus tard contre elle un procès pour la levée de sa tutelle. Comment en effet ne pas se sentir persécuté par son adversaire dans un procès ? Non seulement par tous ces juges, procureurs, greffiers, ces gardes qui vous regardent comme si votre sort était déjà joué, mais – et c'est bien pire : par celle-là même qui vous fait un procès au nom de son amour envers vous ?

Vous me direz que le Président, il est vrai, insistait beaucoup sur son amour pour sa femme. A cela je répons : Schreber insistait avec la même véhémence sur son amour pour Dieu, ce qui ne l'empêchait pas de se sentir très persécuté par ce même Dieu. Il n'y a strictement aucune contradiction entre les sentiments de persécution et les sentiments amoureux à l'égard d'une seule et même personne. Certains seraient tentés de dire qu'il n'y a

de véritable amour que dans la plus affreuse persécution. Quelqu'un que vous devez bien connaître et qui s'intéressait beaucoup aux fous et aux machines, et qui a fini victime d'une folle machine, l'avait déjà remarqué : pour autant que la projection opère sur des sentiments ambivalents, celui qui se sent persécuté doit forcément aimer celui par qui il se sent persécuté, sinon il ne subirait pas d'une manière passive cette persécution. Par ailleurs, il n'est pas rare que celui qui se sent l'objet d'un intérêt érotique nourrisse de la haine envers l'autre, qui l'aime ou le convoite.

Que le persécuteur puisse être quelqu'un d'un autre sexe est une conclusion qui s'impose à toute expérience clinique soutenue. La décentralisation de la proposition unique de Freud n'est que brouille, l'essentiel étant que le persécuteur ou la persécutrice ait toujours été, s'il ne l'est pas encore ou s'il ne l'est toujours, quelqu'un d'aimé, même si des questions peuvent se poser sur la nature de cet amour.

L'autobiographie récente d'un malade mental qui nous a tous séduits et qui s'autonomait « le schizo » du simple fait d'une curiosité qui lui semblait excessive envers les langues, vient confirmer largement cet argument : le persécuteur par excellence est la mère phallique. Schreber lui-même s'identifie à une femme phallique dans la phase terminale de son délire, quand sa transformation en femme est réduite au seul développement de seins sur sa poitrine et quand il oublie complètement l'éviration. Avoir des seins *et* un pénis. Pensez donc : non seulement posséder celle qu'on aime, mais l'être. Qui ne ressentirait ce besoin au comble du ravissement amoureux ?

Sur ce qu'il en est d'une des principales caractéristiques du pénis de la femme phallique, fécale pour être sûr, je vous ennuierais plus qu'il ne me revient de le faire ici si j'essayais seulement de développer ce thème. Je me limite donc à la suggestion d'un questionnement sur les rapports que chacun entretient avec la langue, tantôt objet d'une maîtrise obsessionnelle, tantôt symptôme hystérique, mais aussi beaucoup d'autres.

Quant à Freud, sa proposition centrale, c'est-à-dire la position homosexuelle, ne deviendra, à l'occasion d'un échec du refoulement, le noyau constitutif de la persécution que si, parallèlement à cette formule, une autre est à l'œuvre où s'exprime la haine envers la femme. La position homosexuelle ne sera jamais pathogène en dehors d'une exclusion radicale et haineuse de l'autre sexe. Ce n'est pas par hasard que quand le *et* apparaît dans le texte de Freud – l'homme *et* la femme, image corporifiée de la bisexualité foncière de l'être humain -, apparaît également cette différence entre deux sortes de projection, l'une partielle et l'autre, pour ainsi dire, totale, radicale.

De même, l'attraction qu'exerce la femme deviendra pathologique à son tour lorsqu'elle sera conçue dans la haine farouche du rival masculin. Ou mieux : l'attraction exercée par quelqu'un d'un autre sexe que le sien deviendra pathogène lorsqu'elle sera conçue dans la haine à l'égard du sien propre.

La question que je vous invite à poser se résume en ces termes : qu'advient-il des paires opposées (masculin/féminin, amour/haine) dans leur jeu réciproque au long des transformations de chacune des formules proposées par Freud ? C'était bien de cela qu'il nous entretenait dans ses recherches présentées dès certaines lettres à Fliess jusqu'à son *Leonardo Da Vinci*, en passant par ses thèses sur les fantasmes hystériques et leur rapport à la bisexualité. Ainsi, son étude sur Schreber, où il procède à un rattachement de l'homosexualité à la psychose, correspond à un certain évanouissement de la découverte d'une sexualité dont la nature est d'être bisexuelle.

Pensez-vous que l'image des seins *et* un pénis est venue chasser l'image du *tout entier* masculin et du *tout entier* féminin ? Il est certain que la première est au moins imaginable, car

immobile, sur les gouffres de la catatonie, elle correspond aux supposées conséquences psychiques des différences anatomiques entre les sexes, ne fussent-elles pas pleinement culturelles, idéologiques, politiques. A ce compte-là, vous m'accorderiez bien qu'il faut également imaginer les conséquences psychiques des différences entre les grands et les petits, les gros et les maigres, etc., ce en quoi nous ferions mieux de faire appel à Lombroso plutôt qu'à Freud, car nous ne considérons plus alors les sexes comme le masculin et le féminin, mais justement au pluriel : autant d'individus que de sexes, donc autant de conséquences psychiques.

Au contraire de l'image : avoir des seins *et* un pénis, l'image du *tout entier* masculin et féminin, exige la plus grande malléabilité. Ici, rien d'immobile, mais un jeu permanent de différenciation et indifférenciation, si vous voulez bien me faire le plaisir d'exclure ces figures composites de la première image par laquelle les humains croient saisir ce qui appartient en propre à la seconde : les hermaphrodites et les androgynes. Cette malléabilité ne saurait être imposée au roc de l'anatomie et de ses physiologies que par la chaleur infernale de la sexualité, de la sexualité bisexuelle.

Quelle tristesse, n'est-ce pas, d'avoir à vous consulter sur la sexualité masculine ? Je crois qu'il n'y a rien à dire là-dessus, sauf mon égarement, et sans doute solliciter une reformulation de la question, demandant qu'elle porte sur la bisexualité masculine et féminine. Nous excluons d'emblée toute visée qui voudrait attribuer aux seuls hommes une productivité répressive et laisser aux femmes une réceptivité créatrice.

Cependant, je ne suis pas certain que la question puisse être éludée à si bon compte. Car qu'avons-nous obtenu à faire varier toutes les formules proposées pour la compréhension des *Mémoires d'un névropathe*, le célèbre *Cas Schreber* ? Par une simple permutation, qui, si vous êtes de bonne humeur, n'est pas entièrement dénuée de sens, nous avons obtenu toutes les positions du fantasme de la sexualité et de la sentimentalité – de notre monde à nous. Il est évident que le point de convergence de tous nos mouvements sexuels, affectifs, psychiques, se trouve être la constellation schréberienne et la radicale disjonction entre le masculin et le féminin, entre l'amour et la haine, propre à la paranoïa.

Je verrais très bien Schreber se livrer à des confrontations avec le mouvement des femmes. Il soutiendrait, bien entendu, une position scientifique et masculine, laissant aux femmes les soins d'inventer leur science à elles. Séparez-les, masculin et féminin, amour et haine. Dites que le masculin est l'homme et que le féminin est la femme, dites aussi que l'amour du même est l'homosexualité. Il ne vous reste dès lors qu'à conclure que la haine de l'autre est la psychose. N'est-ce pas à ce point que nous en sommes aujourd'hui ?

Oui. Mais essayez autrement : dites que l'homme *et* la femme ensemble sont le masculin *et* le féminin, pour chacun d'eux, ensemble. Dites que l'amour *et* la haine du même est le narcissisme, que la haine *et* l'amour de l'autre est la possibilité de la révolution. Tout changerait alors.

Peut-être pourrions-nous enfin nous accorder le droit d'aimer et de haïr, sans craindre les mièvreries, sans craindre la psychose. Serait-ce une « hallucination de la mémoire » ou une « mémoire d'hallucination » que de penser que quelqu'un, un jour, a tout changé en indiquant seulement, d'un geste gracieux et ferme, la bisexualité foncière de l'être humain ?

Si nous faisons confiance à ce geste, Schreber ne pourrait plus jamais parler devant des femmes immobilisées dans leur mouvement. Plus personne ne s'interrogerait sur la sexualité masculine et sur la sexualité féminine. Ensemble, nous commencerions à nous interroger sur la bisexualité.

« Vieille interrogation », me direz-vous, « vieille comme le monde ». Oui, mais peut-être doit-elle toujours être reprise. Ce que je ne peux supporter, c'est votre sourire narquois. Vous croyez certainement qu'il n'y aura jamais de réponse à cette question et pour l'éviter les êtres humains sépareront toujours masculin et féminin. Pourquoi, après tout, en est-il ainsi ? Peut-être que l'histoire des réponses toujours recommencées à cette question qui revient sans cesse est simplement l'histoire de l'humanité, qu'en puis-je savoir ? La seule question qui semble vous intéresser est celle de comment être bien ensemble. Ne vous semble-t-il pas que c'est bien difficile, surtout quand justement on n'est pas ensemble ? Les Anglais ont un mot merveilleux pour décrire un certain sentiment : *togetherness*. Comment le traduire en français ? Pensez-vous que le mot *ensemblétude* conviendrait à ce sentiment ?

Je vous dois tout mon respect. Aussi, vous prié-je de pardonner ma maladresse. Que les choses trop savantes finissent par déplaire, c'est une des premières leçons que j'ai apprises de vous. Vous m'avez appris qu'on y comprend toujours tout et qu'on n'y ressent jamais rien. J'espère au moins avoir été capable de vous faire ressentir mes craintes quant à mon égarement et le sens que, je persiste à trouver à ce qu'on a pu dire autrefois: trop peu de réalité.

Respectueusement vôtre.

L.E. Prado de Oliveira

P.S. : Pourrions-nous envisager ensemble la création d'une *Revue schreberienne* qui s'attacherait exclusivement aux recherches concernant la bisexualité ? Peut-être empêcherait-elle l'évasion de la question fondamentale de la bisexualité, telle qu'elle apparaît dans tant de domaines différents ? Qu'en pensez-vous ?